

EL REINO

LE FIGARO

EL REINO : POLITIQUEMENT TRES INCORRECT

Scènes hallucinantes, rythmes vertigineux. Rodrigo Sorogoyen signe un thriller frénétique. Avec Antonio de la Torre en politicien véreux.

Cette bonne odeur de corruption. Elle ne tarde pas à sauter aux narines. Dans la première séquence, le héros traverse une plage téléphone à l'oreille, pénètre dans un restaurant bondé, s'attable avec ses amis. Ils sont joyeux, bruyants, sûrs d'eux. Les plats arrivent dans un épais brouhaha. On dit du mal des uns. On se moque des autres. Les gambas se mangent avec les doigts. Les verres se remplissent. Au mur, la télévision diffuse des informations en continu.

Ce sont des politiciens espagnols. Le spectacle donne le tournis. Le parti n'est pas nommé. Manuel Lopez-Vidal, figure d'envergure locale, espère conquérir un niveau national. Sa région ne lui suffit pas. L'avenir est à lui. Il va devoir tirer un trait dessus. Non seulement on lui jette un jeunot dans les pattes, mais il est impliqué dans un scandale de pots-de-vin. Il nie comme un beau diable. Après tout, il n'est pas pire que ses collègues. Un enregistrement vient compromettre sa défense. Désormais, tout le monde le lâche. Voici le bouc émissaire désigné. Adieu les week-ends sur des yachts. Fini le champagne qui coule à flots. Oubliées les Rolex comme cadeaux d'anniversaire. L'univers du personnage s'écroule. Les voisins à la fenêtre le regardent être embarqué par la police. La justice épluche ses extraits de compte. Ils en apprennent de belles. Sa femme et sa fille sont obligées de s'exiler. On perquisitionne son appartement. Quelle idée, de vouloir cacher une clé USB dans sa chaussure! Les dialogues vont à cent à l'heure. On saisit les mots prévarication, trafic d'influence. Des liasses de billets sont à l'abri dans des coffres-forts. Manuel débarque dans des réunions où on ne l'attend pas. Plus personne ne le rappelle. Ah, c'est comme ça? Ils n'ont encore rien vu. Sa consommation de whisky japonais est en hausse. Il faut voir la façon dont le considèrent les passagers dans le train. Et ces deux jeunes qui le reconnaissent à la terrasse d'un café, est-ce qu'ils lui ont craché dans le dos ou non? La paranoïa gagne.



L'astuce de Sorogoyen est de suivre le pourri à la trace. Il en résulte cette situation paradoxale: on tremble presque pour le salaud. Antonio de la Torre apporte sa fragilité, son physique banal à cet ambitieux assez misérable. C'est un tout petit bonhomme aux abois. Tétanisé par son ivresse du pouvoir, il ne semble éprouver ni honte ni malaise. Il est plus soucieux de sa carrière que du sort de la nation. Tant de mépris pour le bien commun dépasse l'entendement. Ça n'est pas en France que ces choses-là arriveraient... Le futé Manuel compte sur le soutien d'une amie journaliste.

Le rythme du film est frénétique, zigzaguant. Cela flirte avec le polar, s'attache à l'actualité récente. Le réalisateur de *Que dios nos perdone* ne s'attarde pas sur les détails. À nous de foncer avec lui. La tête tourne. La tension ne faiblit pas. Il y a une scène hallucinante sur le balcon d'un immeuble où les politiciens, survoltés, redoutent les micros posés à l'intérieur. La palme revient à cette nuit où Manuel déboule à Andorre dans la maison d'un homme d'affaires dont la fille est en train de faire la fiesta. Elle et ses copains sont saouls et drogués, il cherche des documents. C'est du cinéma chronomètre au poing. Voici les dégâts que ces turpitudes causent dans une famille. Voilà ces rendez-vous dans des parkings, ces stations-service désertées qui se transforment en décors de cauchemar, ces toilettes où des types en costume discutent de notre destin face au carrelage blanc. À Madrid, le festin continue. Cela permet de vérifier que l'Europe repose sur des valeurs solides. Dans la vie, on ne sait pas. À l'écran, on vote Manuel Lopez-Vidal. C'est du propre.